Tanxxx. Estampe et lutte sociale

Rémi Mathis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/638>

DOI : 10.4000/estampe.638

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

Pagination : 48-54

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Rémi Mathis, « Tanxxx. Estampe et lutte sociale », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 250 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/638> ; DOI : 10.4000/estampe.638

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Tanxxx. Estampe et lutte sociale

Rémi Mathis

Vous êtes sans doute plus connue pour votre travail dans le domaine de la bande dessinée que pour vos estampes : d'où venez-vous et comment en êtes-vous arrivée à la gravure ?

C'est plutôt marrant parce qu'en arrivant en BD on me disait connue pour le poster rock sérigraphié ! Ça fait quelques temps déjà que je gravais du lino épisodiquement, je m'y suis mise de façon intensive il y a deux ans, quand j'ai constaté que les tarifs en illustration dégringolaient tellement que ça ne justifiait pas du tout que je m'ennuie sur des commandes rébarbatives. Depuis j'avais arrêté le poster sérigraphié parce que je ne sérigraphiais pas moi-même et je voulais pouvoir être totalement autonome dans ma pratique. La linogravure s'est imposée d'elle-même, elle ne nécessite pas beaucoup de matériel et me permet cette autonomie-là.

Je viens de percevoir une bourse du CNL pour travailler sur une bande-dessinée... ça ne veut pas dire que je vais arrêter la gravure, j'en ferai sûrement pour me ménager des pauses dans l'écriture et le dessin de cette BD, c'est un travail long, fastidieux et ingrat, c'est pour cela que je n'en fais que très peu.

Je n'aime pas m'installer dans une routine, quel que soit mon support : quand j'arrive à un rythme de croisière, ma curiosité s'essouffle, les automatismes reprennent à nouveau toute la place, et c'est généralement le moment où je change de support.

Vous évoluez dans un milieu assez punk, qui contraste avec une certaine vision de l'estampe, parfois considérée par certains comme un medium assez traditionnel : est-ce une contradiction et comment la dépassez-vous ?

La linogravure se démarque déjà de la taille-douce, dans son accessibilité, on peut se passer de presse, on n'a pas besoin de place, n'importe qui peut en faire et obtenir des résultats rapidement. Le fait que ce soit accessible et simple, relativement rapide, permet de vendre des tirages pas trop chers, c'est quelque chose qui compte pour moi. Je tire au maximum mes prix vers le bas, mais on y reviendra !

Vous pratiquez essentiellement la lino- et la xylogravure : comment avez-vous fait ce choix ?

C'est le même principe de base dans les deux : la taille d'épargne. J'aime beaucoup imprimer la gravure sur bois, la nervure, le côté plus anguleux et brut par rapport au lino qui

permet plus de souplesse. Mais le bois exige que les gouges soient parfaitement affûtées... Mon choix se porte plus souvent sur le lino, le bois n'est pas aussi facile à graver : il faut prêter attention au sens du fil, rester attentive toujours, une erreur arrive très vite. J'ai très envie de m'essayer au bois de bout, mais je ne me sens pas très à l'aise avec le type de motif qu'il impose, plus fin, par hachures. C'est ce qui me plaît dans le lino : il oblige à être synthétique, simple. Mais pour peu qu'on se penche sur les possibilités, il peut permettre un paquet de choses très différentes aussi...

La linogravure est ce qui va le mieux à mon dessin : assez simple et contrasté, et la gravure a d'ailleurs renforcé encore cet aspect-là.

III. 1. Tanxxx, *Une certaine idée de La Révolution*, linogravure, 2013

Les thèmes que vous traitez sont souvent en rapport avec vos préoccupations politiques et sociales mais sont aussi empreints d'humour, ou constituent des hommages à des créateurs que vous respectez (Jean-Bernard Pouy, Bobby Lapointe...)

Oui, utiliser la linogravure comme imagerie politique me paraît cohérent, au même titre que la sérigraphie : un art populaire, nécessitant peu de moyens (au risque de me répéter !), qui permet de produire en série et en toute autonomie... Si ça me paraît cohérent dans ce sens, mais je me cogne aussi très souvent à la contradiction de vivre grâce à cet art, de devoir le vendre et donc de jouer le jeu, au minimum. Je n'en finirai pas de résoudre cette question, aussi je la laisse de côté, elle devient parfois trop encombrante, sclérosante. Je me dis aussi que c'est une chance de pouvoir se poser cette question-là : ça signifie que je suis débarrassée – pour le moment et pour un temps indéfini – de l'urgence, j'apprécie grandement.

J'essaie de ne pas m'éloigner trop de mes convictions pour travailler (créer) mais, hélas, c'est utopique de prétendre gagner sa vie et rester cohérente quand on est idéaliste. Je tends à être la plus cohérente possible de ce point de vue, mais j'ai souvent la tentation de me trouver un autre travail qui n'a rien à voir pour me

permettre d'avoir un art indépendant de ces questions. Ça me permettrait d'être plus détachée de la notion de séduction (qui entre forcément en compte quand on vit de son travail créatif) et de me risquer plus, mais ça réduirait aussi mon temps consacré à la création et aussi il faut bien dire que je suis fainéante, j'aime ne rien faire. Quant à l'idée d'avoir un patron : il n'en est pas question !

III. 2. Tanxxx, *Boby Lapointe*, linogravure, 2013

Pour revenir à la question, j'ai tenté de séparer mes convictions et mon travail mais ça s'est révélé quasiment impossible, les deux s'entrelacent, du fait même que ma vie et mon travail sont inextricables. J'ai définitivement abandonné l'idée de séparer les deux mais j'essaie en revanche, depuis quelques temps, de ne plus penser qu'en termes militants ou politiques parce que je ne faisais plus rien de bon, trop terre à terre. Ça peut être aussi très sclérosant. Je me pose moins de questions de ce point de vue, je me dis que mes idées transparaissent quoique je fasse, et que la cohérence de mon travail apparaît avec du recul. Du moins, je l'espère...

Contrairement à de nombreux artistes, vous ne cherchez pas à être représentée par une galerie et vendez vos estampes directement en ligne sur votre site Internet et sur Etsy : cela fait-il partie de votre démarche ?

Oui, totalement. J'ai tenté plusieurs fois de travailler avec des galeries ou marchands d'art mais ça se révèle être un vrai problème quand on tient à rester abordable. Le prix de mes travaux étaient doublés, mécaniquement, du fait de la marge prise par les intermédiaires – et quand ceux-ci acceptaient que je double mes prix quand ils prennent cinquante pour cent sur les ventes : ça n'a pas toujours été sans heurts. Ça me dérangeait beaucoup. Et entrer dans ce genre de circuit implique de jouer le jeu de la cote, tout ça ne m'intéresse pas du tout.

III. 3. Tanxxx, *La Lino de Lino*, linogravure, 2013

Autre originalité : vos estampes sont vendues à un prix dérisoire (presque toujours moins de 20 euros, parfois 8 euros). Est-ce une décision économique, politique, artistique ?

Les trois à la fois ! Ça va avec tout ce que j'ai dit auparavant : je tiens à rester accessible, et ne pas jouer la cote, je ne conçois pas ma production comme un art élitiste, je refuse de voir les arts coupés du monde. Le jeu des pince-fesses, du relationnel, tout ça est très hypocrite et se fonde sur l'aspect marchand de l'art, je suis très mal à l'aise avec tout ça et je n'arrive pas à jouer le jeu. Je ne suis pas artiste, mais une personne qui dessine et qui grave, c'est très différent. Le rapport au créateur est très étrange, il marque une distance entre les personnes, on ne s'adresse pas à un artiste comme on s'adresse à quelqu'un d'autre et je n'arrive pas vraiment comprendre. Je fais en sorte de faire des expos, ces derniers temps, dans des lieux qui ne sont pas marqués de ce point de vue : des bars, des disquaires, des lieux militants. Ça change tout de la relation qu'on peut avoir avec le public, c'est beaucoup plus détendu, et les discussions ne sont plus du tout les mêmes. J'avais déjà remarqué ça à propos des dédicaces en BD : le simple fait d'avoir une table entre le dessinateur et son public change absolument tout de la relation : enlevez la table et la configuration « traditionnelle » de la dédicace, et vous pouvez alors avoir une discussion avec des gens venus vous voir. C'est la même démarche que j'ai pour les expos, j'enlève tout ce qui peut éloigner : la table, le lieu, l'intermédiaire.

Le prix de mes gravures est aussi calculé comme ça : voir au minimum, en supprimant les intermédiaires, en calculant tout. Je récupère de l'encre offset, je n'achète de papier luxueux que rarement, etc. Ça me vient du DIY (*do it yourself*, cf. l'excellent livre de Fabien Hein, *Do it yourself, Autodétermination et culture punk*, Paris, Le Passager clandestin, 2012), rendre accessible en bricolant des solutions peu onéreuses. Je ne fais pas ça uniquement pour l'accessibilité, mais aussi parce que je n'ai pas le choix, et

que c'est beaucoup plus drôle de chercher des solutions en bricolant, en tâtonnant. Le fanzinat, la microédition fonctionne avec ces principes-là (voir le très bon documentaire : Francis Vadillo, *Undergronde*, 2014), c'est riche, vivant, enthousiasmant.

III. 4. Tanxxx, *Radiographie*, linogravure, 2013

Vous avez un jour dit que vous souhaiteriez même vous abstenir de signer vos créations, mais que cela vous est interdit si vous désirez conserver le statut d'artiste : là encore, l'idée provient sans doute de votre volonté de considérer l'art autrement ? La figure de l'artiste, au sens des XIX^e et XX^e siècles, est-elle morte ?

Effectivement la Maison des artistes (organisme habilité à prélever les cotisations sociales quand on est artiste) prévoit toute une série de règles pour encadrer ce qui est « artistique » de ce qui ne l'est pas. C'est souvent absurde, et ça n'est jamais revu en fonction des nouveaux médias (comme le numérique). Dans le cas des gravures, les tirages sont limités, et ça suppose la numérotation de ceux-ci. Même si cette limitation est quand même élevée, elle délimite arbitrairement l'artistique du vulgaire artisanat, pour le dire rapidement. Il faut savoir que cette limite a des implications très pragmatiques : on ne cote pas de la même façon selon que l'on est artiste ou artisan. Donc je suis tentée de tricher, d'échapper tout simplement aux classifications, mais je ne peux pas le faire (ou le dire...) pour continuer mon travail à ma façon. Je n'ai pas encore tranché cette question définitivement.

Je ne pense pas arrêter de signer, mais au moins de numérotter. Je ne peux pas abandonner la signature pour la simple raison que ça serait encore faciliter le vol de dessin, et donc perdre (encore plus) la maîtrise de ce qu'on raconte. En revanche, oui, pour certains tirages j'ai arrêté de numérotter. La numérotation est ce qui fait des multiples des choses rares, et ce qui est rare peut devenir coté, sujet à spéculation.

J'ai déjà vu ça sur des sérigraphies qui atteignent des sommes folles quand je n'ai quasiment rien gagné dessus. Ces travaux qui finissent par ne plus appartenir aux artistes finissent par engraisser des collectionneurs, et cette idée me répugne. En gros, c'est une lutte des classes dans les métiers artistiques. Il n'y a aucune raison d'y échapper, on ne vit pas hors du monde, ce que beaucoup d'artistes refusent de voir en face, l'ego et la reconnaissance prenant un peu toute la place, on a tendance à ne pas voir nos exploiters pour ce qu'ils sont.

III. 5. Tanxxx, *La Ravachole*, linogravure, 2012

Il n'existe pas qu'un seul monde de l'art, le mien est sous-terrain, plus proche du fanzinat que des galeries, des concerts punks que des salles d'expos blanches et aseptisées. Il existe encore un niveau totalement délirant, du marché de l'art magouilleur, de cette exception française dont on entend tellement parler qu'on a oublié ce qu'elle signifie : que les acheteurs d'art font des placements financiers, qu'ils échappent à l'impôt sur le dos d'artistes qui sont pour beaucoup passé de vie à trépas dans des conditions miséreuses, c'est abject. L'art n'est qu'un placement, dans ce monde-là, un investissement, un message d'artiste aussi révolutionnaire soit-il serait réduit à une valeur marchande. Elle est là, la vulgarité.

Évidemment il y a un entre-deux, mais c'est déjà jouer sur les mêmes principes, de la cote, l'artiste en vue, et ça on peut le voir très rapidement, aussi insignifiant qu'on soit. Quand j'ai dessiné *Esthétique et filatures* chez Kstr (Casterman), je l'ai constaté très vite : j'ai vendu mon travail pour de mauvaises raisons, des collectionneurs ont joué la spéculation assez rapidement étant donné que j'étais publiée chez un « gros éditeur ». J'ai pris un malin plaisir à saborder tout ça, à me saboter. Ça n'est pas mon monde, et je ne veux pas plus être reconnue que je ne veux être un produit de placement, et j'étais finalement assez mal à l'aise dans ce milieu. Et ça finissait par troubler mon propre regard sur ce que je faisais, quand le public commence à ne plus

voir ce qu'on dessine mais uniquement qui dessine, ça fausse beaucoup de choses... je m'en suis rendu compte quand j'ai fait des dessins que je savais faciles, quasiment automatiques, sur lesquels je me suis ennuyée, qui ont rencontré le même succès que ceux que j'aimais bien. Ça pose question. Et je crois que j'entre à nouveau dans ce genre de phase, d'où ma volonté de faire autre chose un moment.

Je ne sais pas si la figure de l'artiste est morte, mais une chose est sûre : sa représentation, ses mythes, ses fantasmes sont encore bien vivants. Je n'arrive pas à donner de définition de l'artiste, je ne sais pas tellement à quoi ça correspond. Je me dis artiste, mais c'est plus une question pratique que DE pratique : je passe de la BD à la gravure, au dessin à la peinture, et c'est le seul terme que j'ai trouvé pour résumer tout ça sans me cantonner à une seule pratique. Je pourrais tout aussi bien dire « plasticienne » mais je n'aime pas tellement ce mot... pas plus qu'artiste, il est vrai.

L'ennui majeur qu'il y a à vouloir arrêter le jeu de l'artiste (signature / numérotation), c'est que le monde autour ne change pas pour autant : je ne veux pas laisser davantage d'occasions à des personnes peu scrupuleuses d'exploiter mon travail. Alors je fais tout ce qui est possible pour qu'il soit accessible, sans perdre de vue le monde dans lequel on vit, très loin de mes idéaux. Ma signature est garante d'un minimum de protection, elle est aussi ce qui garantit la bonne lecture de ce que je dis, elle permet de relier mes travaux, d'apporter une cohérence à un tout. Un travail anonyme c'est aussi le condamner à l'isoler d'un propos général.

Tout ce que je dis est en mouvement perpétuel, il ne faut pas le lire comme un discours figé. C'est ce que j'ai à dire, aujourd'hui, sur mon travail. Peut-être que demain ou dans un an, il en sera autrement !

III. 6. Tanxxx, *Krampus*, linogravure, 2013

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 21^e siècle

AUTEUR

RÉMI MATHIS

Archiviste paléographe, conservateur chargé des estampes du XVII^e siècle au département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France et rédacteur en chef des *Nouvelles de l'estampe*